

128. F. 405.

BONARDIN
DANS LA LUNE,

OU

LA MONOMANIE ASTRONOMIQUE,

FOLIE EN UN ACTE,

DE M. HONORÉ.

MUSIQUE DE M. A. PICCINI, DIVERTISSEMENT DE M. ANATOLE.

REPRÉSENTÉE

Sur le Théâtre de la Porte-St.-Martin le 12 février 1830.



PARIS.

CHEZ J.-N. BARBÀ, ÉDITEUR,
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

1830.

PERSONNAGES.

M. BONARDIN , vieux rentier.	MM. HONORÉ.
GERVAIS , traiteur.	GRANGER.
LOUISE , sa fille.	M^{lle} MÉLANIE.
CHARLES BONARDIN.	MONVAL.
BAMBARIBROUCK , échappé de la maison des fous.	ÉDOUARD.
M. GOBE-AIR , physicien aéronaute.	VISSOC.
UN TAMBOUR.	FONBONNE.
FRANÇOIS , garçon traiteur.	HÉRÊT.
BISCORNU , nouveau marié.	GASTON.
Plusieurs fous.	
Habitans de Charenton, musiciens et garde- fous.	

NOTA. L'auteur s'est conformé scrupuleusement aux suppressions indiquées par le ministère de l'intérieur, et cette brochure est conforme à la représentation.

S'adresser pour la musique, à M. Alexandre Piccini, rue de Lancri, n. 18.

BONARDIN

DANS LA LUNE.

(Le théâtre représente le jardin d'un restaurateur. Au premier étage de la maison, la fenêtre est ouverte et laisse apercevoir le bout d'une table, autour de laquelle les gens de la noce sont assis. Le jardin est illuminé. Au-dessus de la porte on a suspendu une lanterne éclairée, sur laquelle est peint un croissant avec cette inscription : *Lucet omnibus.*)

(L'orchestre des musiciens, dans le fond à droite, est orné de fleurs et de rubans.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, FRANÇOIS, LES GENS DE LA NOCE.

LES GENS DE LA NOCE.

A la santé du marié, à la santé de la mariée !

GERVAIS.

C'est ça, mes amis, trinquez, buvez, ne négligez pas la consommation, je suis là, moi, en observateur.

FRANÇOIS, du haut de l'échelle et achevant d'illuminer.

Père Gervais, v'là qu'est fini.

GERVAIS.

Bien, mon garçon.

FRANÇOIS.

Comment qu'vous trouvez mon illuminage ?

GERVAIS.

Eblouissante... vont-ils ouvrir de grands yeux ces gens de la noce, qui n'ont jamais rien vu. Tout les étonne, tout les étourdit..., jusqu'à ma piquette...

FRANÇOIS.

C'est vrai, qu'ils sont joliment jobards, d'où diable viennent-ils ?

GERVAIS.

De quelque petite commune , tout là-bas , là-bas.

FRANÇOIS.

Et ils arrivent de si loin , pour se marier à Charenton !

GERVAIS.

C'est que la mariée est née dans les environs de parici, et puis la réputation colossale de mon auberge, c'est que le Grand-Croissant!...

FRANÇOIS.

Oh! vous êtes la plus grosse maison de cinq cents lieues à la ronde.

GERVAIS.

C'est ça qui fait enrager le voisin du Grand-Soleil; tous les consommateurs passent devant lui pour venir chez moi, ou bien si l'on frappe à sa porte, c'est pour lui dire : Pourriez-vous pas m'enseigner le Grand-Croissant... Il bisque et je me pavane.

FRANÇOIS.

Y a ben d'quoi.

GERVAIS.

Faut convenir aussi qu'il y a une fière différence dans les formes : mon voisin a la réception brutale, moi, je suis poli, prévenant, aux petits soins, et puis pour la tenue... on ne nous prendrait certainement pas pour être du même état : il se croit superbe avec sa veste à ramage, son tablier blanc et son antique bonnet de coton.....

FRANÇOIS.

A l'ancienne manière.

GERVAIS.

Oui, c'était bon autrefois; mais à présent, c'est plus ça; moi, j'ai cru devoir me permettre le gilet à la mode, la culotte de casimir noir, les fins bas chinés, l'habit marron moderne à la 1812 et la calotte grecque de rigueur.

FRANÇOIS.

C'est vrai qu'on vous prendrait plutôt pour un gens de la noce que pour un rôtiisseur.

UN CONVIVE, toujours au premier.

Allons, une petite chanson en l'honneur des mariés.

TOUS.

Oui; la petite chanson.

GERVAIS.

Écoutons, ça va être joli.

LE MARIÉ, avec prétention.

AIR : Femme voulez-vous éprouver.

(*Sans accompagnement.*)

On est heureux d'être époux quand
 On peut s'unir en mariage ;
 Il sera toujours bien content,
 Sa femme sera long-temps sage.
 Le mari qu'occupe son cœur
 Aussi tendre qu'il est fidèle,
 Saura lui valoir le bonheur
 Par une amitié *héternelle*.

TOUS.

A la santé du marié, à la santé de la mariée!

LE MARIÉ, à la fenêtre.

Garçon?

GERVAIS.

Qu'est-ce qu'appelle? ah! c'est le marié. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

LE MARIÉ.

On ne mange plus, la mariée s'ennuie, va-t-on bientôt danser?

GERVAIS.

Dans un petit quart-d'heure, on attendait vos ordres.
 (*Le marié ferme la fenêtre en se retirant.*)

GERVAIS.

Allons, François, cours vite, et va chercher les musiciens, tu sais où ils sont?

FRANÇOIS.

Oui, père Gervais.

GERVAIS.

Vite et preste... moi, je vas remonter et faire prendre patience à ces gens-là avec quelques bouteilles de Champagne qu'ils ne m'ont pas demandées, mais qu'ils boiront ou le diable m'emporte. (*François disparaît par le fond. Gervais veut entrer chez lui; mais il rencontre sa fille sur la porte et revient avec elle.*)

SCÈNE II.

GERVAIS, LOUISE.

GERVAIS.

Ah ! c'est ma petite Louise ; tu viens sans doute admirer mon illumination. Comment trouves-tu cela ? penses-tu que les mariés en seront contents ?

LOUISE.

Oh ! je vous en réponds, Ils ne sont pas difficiles, ils trouvent votre cuisine excellente, et votre vin délicieux.

GERVAIS.

Tant mieux ! Ils les payeront en conséquence... mais que cherches-tu donc ? tu as l'air préoccupée, inquiète ; allons, prends une physionomie gaie, rayonnante, tâche d'avoir l'air de la fille de ton père. Un jour de noce, moi je suis un Roger Bontemps.

LOUISE.

Oui, c'est joli un jour de noce ! c'est-à-dire joli pour ceux qui se marient ; mais pour les autres.....

GERVAIS.

Est-ce que par hasard mademoiselle penserait déjà au mariage ?

LOUISE.

Il y a long-temps.

GERVAIS, riant.

En vérité... eh ben, mon enfant, un peu de patience, je te marierai.

LOUISE.

Quel jour, papa ?

GERVAIS.

Quel jour !... il faut d'abord que je te choisisse un époux.

LOUISE.

C'est inutile, merci, j'en ai un.

GERVAIS.

Déjà ?

LOUISE.

Oui, il est joli garçon, tendre, galant, aimable, il a de l'esprit, oh !...

GERVAIS.

Et quel est le nom de ce petit phénomène ?

LOUISE.

Charles Bonardin,

GERVAIS.

Charles Bonardin là.. je ne connais pas ça.

LOUISE.

Si fait, papa, il vient déjeuner ici tous les dimanches.

GERVAIS.

Est-ce que ce serait ce gros joufflu au nez épaté et aux cheveux roux ?

LOUISE.

Oh ! papa, qu'est-ce que tu dis-là, c'est un petit brun, en gilet rayé avec un jabot empressé à gros plis,

GERVAIS.

Oh ! j'y suis... il n'est pas beau ; mais c'est un jeune homme qui raisonne admirablement. Dimanche dernier nous avons causé politique ensemble pendant trois quarts d'heure sans comprendre un mot de ce que nous disions.

LOUISE.

Eh bien, papa, qu'en dis-tu ?

GERVAIS.

Je dis que c'est un petit surnois, car il ne m'a pas ouvert la bouche du projet dont tu parais si joyeuse.

LOUISE.

C'est qu'il n'osait pas... et puis si tu savais, papa.. il a un oncle qui ne veut pas le marier avec moi.

GERVAIS.

Oh ! diable, déjà des obstacles, sans compter ceux qui pourront venir de mon côté. Ah ça, dis-moi, est-ce qu'il est riche ce M. Bonardin ?

LOUISE.

Immensément riche !... six cents livres de rente.

GERVAIS riant.

Dieu quelle fortune !... et que donne t-il en mariage à son neveu ?

LOUISE.

Rien, pas même son consentement : il est avare, ah .. un homme qui a six cent livres de rente, et qui dépense tout au plus quatre francs par jour. Aussi il a amassé !...

GERVAIS.

J crois bien. Mais rassure-toi, je causerai avec ton petit protégé, j'ai déjà bonne opinion de lui ; et s'il me con-

vient tout-à-fait nous verrons à faire entendre raison à son oncle et tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Ah! mon cher petit papa, que je suis contente, et Charles va-t-il être heureux! je l'attends, il va venir.

GERVAIS.

Comment il va venir! à cette heure-ci?

LOUISE.

Oui, papa. Il sait que nous avons une noce, un bal, et il viendra pour danser une contredanse avec moi.

GERVAIS, avec sévérité.

Je trouve bien étonnant...

UNE VOIX, dans la maison.

Holà! garçon, aubergiste?

GERVAIS.

On y va, monsieur, on y va.

SCÈNE III.

LOUISE, seule.

C'est fini, je vais être madame, j'épouse Charles. Il m'semble que j'l'aime davantage encore depuis que j'suis sûre de devenir sa femme. Sra-t-il heureux avec moi! jamais de soupçons, jamais de jalousie. J'entends venir quelqu'un... Ah! c'est Charles.

SCÈNE IV.

LOUISE, CHARLES.

CHARLES, accourant tout essouffé et tremblant.

Ah! mon Dieu! ah! enfin je suis arrivé.

LOUISE.

Comme tu me parais troublé... tu me fais peur.

CHARLES.

Je viens de rencontrer un homme grand, pâle, défait, les yeux hagards, les cheveux hérissés et la toilette en désordre.

LOUISE.

Et quel est cet homme-là?

CHARLES.

Je n'en sais rien. Arrêtez ! qu'il m'a dit d'une voix rauque et en me serrant la main. Moi je m'arrête.... « Qu'as-tu fait de mon Adèle ? » Votre Adèle, monsieur ! je n'ai pas l'honneur de la connaître. « Téméraire ! (c'est moi qu'il a appelé téméraire) il faut me rendre mon Adèle ou mourir. Apprends que je suis le grand visir et que ta tête m'appartient. » Et puis par là-dessus, prrr, il file d'un côté, et je me sauve de l'autre.

LOUISE, riant.

Ah ! c'est tout bonnement un fou, qui se sera échappé de la maison de santé. Cela arrivé quelquefois

CHARLES.

Ah ! c'est possible, et je le crois, d'autant plus que je viens de rencontrer dix autres individus qui seront sortis par la même porte ; mais ceux-là bien loin de m'épouvanter m'ont fait rire comme un turc... Ils font des grimaces, des gambades, des contorsions...

LOUISE.

A présent, écoute-moi. J'ai une excellente nouvelle à te donner.

CHARLES.

J'en ai une bien triste à t'apprendre.

LOUISE.

Notre mariage est décidé.

CHARLES.

Il est plus impossible que jamais.

LOUISE.

Papa t'aime beaucoup, et il a promis de faire entendre raison à ton oncle.

CHARLES.

Ah ! oui, mon oncle, s'il faut qu'il aille le chercher !

LOUISE.

Où est-il donc ?

CHARLES.

Dans la lune !

LOUISE.

Est-ce qu'il est fou ?

CHARLES.

Pas précisément fou, mais un peu timbré. Les médecins appellent cela une idée fixe. Autrefois il avait la manie des spectacles et de la politique... à présent, il ne rêve qu'astronomie. Depuis trois mois il était entouré d'alma-

nachs de toutes les couleurs, il les lisait, les commentait nuit et jour, et me cassait la tête de tous leurs bavardages, et puis il s'écriait... Charles, mon ami; la lune est habitée, j'en suis sûr, et je ne veux pas mourir sans avoir vu ce qui s'y passe.

LOUISE.

Tu m'étonnes beaucoup.

CHARLES.

C'est pourtant la vérité, et sa manie est si minutieuse qu'elle se glisse jusques dans les plus petits détails: depuis trois mois il logeait rue de l'Observatoire, dînait rue de la Lune, se promenait à la barrière de l'Etoile, et il vient de quitter son journal favori, pour s'abonner au globe; mais ce qui l'a plus enfoncé encore dans ces idées-là, c'est le voisinage de certain M. Gobe-air, physicien aéronaute qui est venu loger dans notre maison; fallait les entendre quand ils étaient ensemble. L'un parlait de la voie lactée, des comètes et des météores fixes, l'autre d'électricité, d'oxigène et d'aérostat, enfin c'est ce fameux Gobe-air qui a décidé mon pauvre oncle au voyage qu'il fait aujourd'hui.

LOUISE.

C'est une méchanceté.

CHARLES.

Eh non! c'est du charlatanisme... voyant que ses ascensions n'attiraient plus personne, il a fait faire une affiche de six pieds de haut avec une annonce en gros caractère, comme quoi un particulier très-connu s'élèverait avec lui dans les airs, et il a fait une recette! il y avait un monde!...

LOUISE.

Il t'a abandonné?...

CHARLES.

Oh! ses précautions étaient prises... en me faisant ses adieux il m'a remis une lettre de recommandation qui me vaudra une place honorable et lucrative. Je serai éditeur responsable des petites affiches.

LOUISE.

Ne va pas te compromettre.

CHARLES.

Sois tranquille, j'ai du courage.

LOUISE.

Eh bien, mon bon ami, pour nous marier, nous n'avons plus besoin du consentement de ton oncle.

CHARLES.

Si fait malheureusement, je crois que je ne suis pas encore assez majeur pour m'en passer.

LOUISE.

Ah ! qu'est-ce que tu dis-là, tâche donc de devenir majeur le plutôt possible !

CHARLES.

J'y songerai.

GERVAIS, dans la maison.

Louise, Louise !

LOUISE.

Papa m'appelle, viens, nous allons tout lui raconter.

SCÈNE V.

LOUISE, CHARLES, GERVAIS.

GERVAIS

Eh bien ! Louise, tu ne me réponds pas !... Ah ! je ne m'étonne plus, mademoiselle est en tête à tête.

LOUISE, d'un air satisfait.

Oui, papa.

GERVAIS.

Il ne faut pas être bien malin pour deviner que monsieur est le prétendu en question.

CHARLES.

Oui, monsieur Gervais, je vous souhaite bien le bon jour.

GERVAIS.

Jeune homme, avant de vous promettre ma Louise, il faut que j'aie aux informations, que je sache si vous êtes un bon sujet; si vous pouvez la rendre heureuse. D'abord quel est votre état ?

CHARLES.

Mon état... dame, mon état !...

GERVAIS.

Est-ce que vous n'en avez pas ?

CHARLES.

Si fait... je suis... gens de lettres.

GERVAIS.

Qué qu'c'est qu'ça Jean de lettres?

CHARLES.

Ça veut dire homme d'esprit, auteur, poète, écrivain, quoi.

GERVAIS.

Ah! t'es un petit poète, toi! eh bien, je vais te mettre à l'épreuve. Tu vas me composer pour demain 150 étiquettes pour mettre sur mes vins de liqueurs, mais ça ne suffit pas, il faut m'amener ici ton oncle ou me conduire chez lui, il est bon que nous causions ensemble.

CHARLES.

Ah! c'est difficile... car mon oncle... (*à Louise.*) Faut-il lui dire qu'il est dans la Lune?

LOUISE.

Non pas.

CHARLES.

Mon oncle, voyez-vous, M. Gervais, il est...

GERVAIS.

Eh bien, il est... Allons, explique-toi...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS, LES MUSICIENS.

FRANÇOIS, accourant.

Père Gervais, père Gervais, v'là les musiciens.

GERVAIS.

Bravo, messieurs, je vous présente mon gendre futur, Jean de lettres.

FRANÇOIS.

Ah! bon jour, M. Jean de lettres.

GERVAIS, à Charles.

Puisque tu as tant d'envie de m'avoir pour beau-père, il faut me faire ta cour, et pour commencer viens à la cave m'aider à rincer les bouteilles, après ça tu pinceras ton rigaudon comme les autres, et si je suis content de toi je te permettrai de danser avec ma fille. Louise, tu vas monter afin d'avertir la noce que l'bal va commencer. Vous, messieurs les musiciens, à l'orchestre, et nous à la cave.

(*Louise entre dans la maison, Gervais et Charles descendent à la cave, et les musiciens montent à l'orchestre.*)

SCÈNE VII.

LES MUSICIENS, LE MARIÉ, LA MARIÉE, GENS DE LA
NOCE.

UN MUSICIEN.

En place.

(Ils se disposent à danser, mais bientôt on entend l'air : Au clair de la lune. Tous les yeux se fixent vers le ciel. Le ballon paraît, il est éclairé par deux lanternes. A son approche la noce et les musiciens fuyent épouvantés ; une des femmes de la noce laisse tomber un bouquet.)

(Musique.)

SCÈNE VIII.

GOBE-AIR, BONARDIN, dans le ballon.

GOBE-AIR.

Réveillez-vous, M. Bonardin, nous arrivons.

BONARDIN.

Déjà. (*Il braque sa longue vue.*) Autant que le lever de l'aurore ou le coucher du crépuscule me permet de distinguer les objets... il me semble que je ne vois rien du tout.

GOBE-AIR.

Tenez, par là, ne distinguez-vous pas des maisons ?

BONARDIN.

Oui, c'est vrai, des maisons, des bois, des prairies... Il paraît que les habitans de la lune ont du bien au soleil... mais ils sont donc bien petits, je ne vois que des maisons et des bouts de chandelles. (*Le ballon touche la terre, Gobe-air sort le premier.*) Ah! ça dites-moi, M. Gobe-air, sommes-nous bien dans la partie civilisée de la lune ?

GOBE-AIR.

Certainement.

BONARDIN.

C'est qu'il pourrait bien y avoir aussi des antropophages, et si j'allais tomber là tout juste au moment du déjeuner, ça ne serait pas régaland... Au reste vous répondez de moi, si je suis dévoré tant pis pour vous.

GOBE-AIR.

Soyez tranquille, il n'y a pas de danger. (*A part tandis que Bonardin met pied à terre.*) Le pauvre bonhomme, il se croit vraiment dans la lune... Mais le hasard qui peut seul diriger l'aérostat nous a conduits à Charenton. Ma foi, le hasard a eu raison, car mon compagnon de voyage est un peu timbré.

BONARDIN, s'approchant.

Mon cher monsieur, je ne suis pas fâché d'être arrivé sans m'apercevoir des dangers de la traversée. Car j'ai dormi, Dieu merci, je n'ai fait qu'un somme.

GOBE AIR.

Et un fier somme : vous ronflez depuis cinq ans.

BONARDIN.

Vous vous trompez, ou vous plaisantez, il n'y a pas une heure que nous sommes partis de Tivoli, et je n'aurais pas dormi pendant cinq années sans me réveiller de temps en temps, ne fût-ce qu'à l'heure des repas.

GOBE AIR.

On n'a besoin de rien quand on a traversé les régions ordinaires, et sitôt qu'on est dans le vague....

BONARDIN.

C'est possible... savez-vous bien que de la terre ici il doit y avoir une fameuse trotte ?

GOBE-AIR.

Je vous l'ai déjà dit. Il y a quatre-vingt-quatre mille huit cent quarante-sept lieues et demie.

BONARDIN.

Ça fait un joli ruban de queue ! Mais il y a encore quelque chose qui m'étonne : comment se fait-il que nous soyons arrivés ici sur les pieds ? lorsque nous avons pris la direction de la lune... nous montions comme cela... nous aurions dû arriver la tête la première.

GOBE-AIR.

En parvenant à certaine hauteur, l'aérostat s'est retourné par l'effet de l'attraction... de manière que...

BONARDIN.

Ah ! bon... oui !.. je ne comprends pas.

GOBE-AIR.

Changeons la conversation, M. Bonardin; quoique vous

ayiez quitté la terre avec plaisir , vous ne serez peut-être pas fâché de la voir de loin.

BONARDIN.

Certainement.

GOBE-AIR, lui montrant la lune.

La voici.

BONARDIN.

C'est plaisant , on jurerait que c'est encore la lune.

GOBE-AIR.

C'est l'éloignement qui produit cet effet là. Et puis ce globe ressemble beaucoup au nôtre.

BONARDIN.

C'est ce qu'on m'a dit... et cependant en regardant avec attention il y a une grande différence... d'abord je distingue parfaitement...

GOBE-AIR.

Quoi donc ?

BONARDIN.

Je ne sais pas.

GOBE-AIR.

Des rochers , des montagnes. Les Pyrénées , les Alpes.

BONARDIN.

La butte Montmartre , les montagnes russes... mais ça fatigue un peu la vue. Observons par ici.

GOBE-AIR à part , tandis que Bonardin examine.

Le brave homme ! quelle crédulité ! Mais cette illusion l'amuse , laissons-le dans une erreur qui ne saurait lui devenir funeste , et allons à Paris , raconter le résultat de ce plaisant voyage. Mon but est rempli , le nom de Bonardin placé en tête de l'affiche va faire une recette magnifique. (*Haut*). M. Bonardin , ne vous impatientez pas , je vais revenir.

BONARDIN.

Quoi ! vous me quittez ?

GOBE-AIR.

Je vais à la découverte.

BONARDIN.

N'allez pas m'oublier ici , jugez de mon embarras si quelqu'un venait me parler , moi qui ne sais pas la langue lunéloise.

GOBE-AIR.

GOBE-AIR.

Rassurez-vous, on vous entendra parfaitement. Toutes les planettes parlent la langue française, et la lune mieux encore que les autres.

BONARDIN.

Ah bon ! c'est là ce qui m'inquiétait le plus. C'est égal, revenez vite.

GOBE-AIR.

Soyez tranquille.

(Il sort).

SCÈNE IX.

BONARDIN, seul.

Des rubans, des fleurs, des illuminations; on a sans doute donné ici une fête champêtre... Oh ! le joli bouquet (*il le ramasse et le met à sa boutonnière*), cela me sied à ravir. Me voilà donc dans la lune... ah ! c'est quand je vais retourner à Paris et quand je leur dirai : Eh bien, j'ai vu la lune... ils ne voudront pas le croire, ce sont des ignorans, moi j'ai des connaissances en astronomie. Je ne ressemble pas à ces hommes qui se lèvent, se nourrissent, et se couchent sans savoir ni pourquoi ni comment. Je me rends compte des effets et des causes. Nous avons des gens qui vous disent : Eh bien, aujourd'hui nous aurons une éclipse... belle malice. Ils ont lu cela dans le Moniteur partie non officielle... mais il s'agit de savoir à l'avance comment se formera l'éclipse. Et pour savoir cela... vous n'avez pas besoin d'aller chercher des... ni des... autrefois oui; mais à présent on a simplifié cela et c'est à la portée de tout le monde... pour avoir une éclipse... vous prenez tout bonnement une... comment appelle-t-on cela, une... tout le monde en a... d'ailleurs, si on ne l'a pas on l'emprunte, l'essentiel est de se la procurer... une fois qu'elle est à votre disposition, si vous savez vous en servir, vous dites : D'après tel et tel calcul, par telle et telle raison, tel jour à telle heure, tant de minutes et tant de secondes, nous aurons une éclipse... le jour arrive, l'heure sonne et votre éclipse est là, oh ! elle ne manque pas. Ou si elle n'y est pas, ce n'est pas votre faute.

Mais le jour paratt , commençons mes notes... je vais faire la relation exacte et détaillée de mon voyage. (*Il s'assied sous un berceau à droite.*)

SCÈNE X.

BONARDIN sous le berceau , GERVAIS , CHARLES ,
ensuite LOUISE.

(*Gervais et Charles remontent de la cave tenant un bougeoir et un panier à bouteilles.*)

GERVAIS.

J'n'entends plus la musique... mais v'la de quoi les remettre en train... eh bien !...

CHARLES.

Il n'y a personne.

GERVAIS.

Où sont-ils donc ? Louise.

LOUISE, à la fenêtre..

Que désirez-vous , papa ?

GERVAIS.

Est-ce que les gens de la noce sont remontés ?

LOUISE.

Non, je suis seule ici.

GERVAIS.

Qu'est-ce que ça veut dire !

CHARLES.

Je n'y comprends rien.

LOUISE.

Ni moi non plus.

GERVAIS.

Mes enfans!... nous sommes faits, ils sont partis sans payer.

CHARLES ET LOUISE

C'est affreux.

GERVAIS.

C'est une horreur... allons, Charles, en route... cours après ces gens-là, ils ne peuvent pas être bien loin; tâche de rattraper le marié, la mariée, le beau-père, les

convives, ramène-moi le diable si tu veux, pourvu qu'il me paye je serai content. Trotte, occupe-toi des intérêts de la famille.

CHARLES.

Oui, père Gervais... par où dois-je aller? Où sont-ils?.,...

GERVAIS.

Je n'en sais rien, cours toujours (*Charles disparaît*). Ah! par exemple, boire, manger, danser et partir sans payer, c'est un peu trop fort.

LOUISE.

Papa, il y a un monsieur sous le petit berceau.

GERVAIS.

C'est ma foi vrai... j'ai parlé trop tôt.

LOUISE.

Rappelez donc Charles.

GERVAIS.

Non pas. Deux précautions valent mieux qu'une. (*regardant Bonardin*). Ça doit être un convive... le père de la mariée peut-être, oui, l'air respectable, le bouquet à la boutonnière...

LOUISE.

Il écrit (*elle referme la fenêtre*).

GERVAIS.

Il règle ses comptes pour voir s'il sera d'accord avec moi; je vais l'aborder... Bonjour, monsieur.

BONARDIN étonné.

Que est ce particulier... c'est sans doute un habitant... Oh, le bel homme!

GERVAIS, à part.

Il me semble que je ne l'avais pas vu avec les autres. Questionnons-le adroitement. Eh bien? monsieur est-il content?

BONARDIN à part.

C'est vrai, il parle français, M. Gobe-air avait raison. Oui, jusqu'à présent je n'ai pas à me plaindre.

GERVAIS.

On vous a donc laissé seul?

BONARDIN.

Oui, pour un moment; mais on viendra me repren-

dre... Pardon, je vais vous faire une question qui vous paraîtra singulière... où suis-je ici ?

GERVAIS.

Vous savez bien que c'est ici le Grand-Croissant.

BONARDIN, à part.

C'est bien cela, on ne m'a pas trompé. Le Grand-Croissant ou la lune... (*Haut*). C'est juste, je l'avais oublié.

GERVAIS.

Vous avez bien fait de nous donner la préférence; car nous nous garderons bien de vous écorcher.

BONARDIN.

Si je devais être écorché, vous ne me verriez pas à la noce.

GERVAIS, à part.

A la noce... c'est bien mon homme. (*Haut*.) Si vous aviez eu le malheur d'aller au Grand-Soleil!...

BONARDIN.

Pas si bête ! on sait bien qu'il est inabordable... Ah ! ça, dites-moi, est-ce qu'il est habité le soleil ?

GERVAIS.

Oui; mais par qui, bon Dieu ! par des ours, des loups-garous, des monstres enfin.

BONARDIN.

Jolie population.....

GERVAIS.

Il vous aurait fort maltraité; et si vous aviez eu le malheur de vous plaindre, ils étaient capables de vous avaler. Si vous saviez ce qu'ils ont fait à l'Arc-en-ciel; c'est une tache dont le grand soleil ne se lavera jamais.

BONARDIN.

Ah ! vous croyez que l'arc-en-ciel?...

GERVAIS.

Il n'y en a plus.

BONARDIN.

Voyez cela; eh bien ! les astronomes ne vous disent pas un mot de ce grand événement.

GERVAIS.

Ne me parlez pas des gastronomes; ils n'y entendent rien. Le Grand-Soleil a bien cherché aussi à nous éclipser; mais tout ce qui reluit n'est pas or. A présent, il s'enfonce, il s'enfonce... Je parie qu'il ne tient pas huit jours.....

BONARDIN.

Vous croyez que le soleil tombera !

GERVAIS.

C'est immanquable.

BONARDIN.

Allons, les Parisiens sont cuits *... Mon cher Monsieur, je vais publier, sur tout cela, un ouvrage en six volumes in-8°; mais, comme je ne puis guère me fier à ma mémoire, veuillez me donner vos notes.

GERVAIS, à part.

Bon, il me demande ma note; il va payer. (*Haut.*) Monsieur, comme il y a déjà long-temps que votre repas est achevé, voulez-vous prendre quelque chose ?

BONARDIN.

Ma foi, j'accepterai bien un petit déjeuner sans cérémonie.

GERVAIS.

Donnez-vous la peine d'entrer.

BONARDIN.

Non. J'attends qu'on vienne me reprendre.... et puis j'aime le grand air... Déjeunons sous ce berceau.

GERVAIS.

Louise, un couvert au jardin, et un petit déjeuner... Monsieur, je ne vous demande pas ce que vous désirez... A l'heure qu'il est... il serait difficile...

BONARDIN.

Oui. Et s'il fallait choisir, je serais fort embarrassé... Quand j'irais vous demander des productions de la terre. Vous ne connaissez pas cela.

GERVAIS, étonné.

Comment ! je ne connais pas ça?... Est-ce que jusqu'à présent vous n'avez pas mangé des productions de la terre ?

BONARDIN.

Oui; mais maintenant je ne veux pas vous demander l'impossible. Donnez-moi ce qu'il y a de mieux sur la surface de votre globe.

GERVAIS.

Mon globe !

* Ici l'acteur doit citer les habitans de la ville où la pièce est jouée.

BONARDIN.

Eh oui ! ce que votre planète produit de plus succulent.

GERVAIS, très étonné.

Ma planète !

BONARDIN.

Votre boule... car vous pouvez vous vanter d'en avoir une fameuse, et qui se voit de loin.

GERVAIS.

Diable m'emporte ! si je comprends...

BONARDIN.

Je vais m'expliquer plus clairement... aimable habitant de la lune...

GERVAIS.

Vous voulez dire du Grand-Croissant.

BONARDIN.

C'est la même chose. Moi, je viens de la terre... Prenez cette longue vue ; tournez-vous comme moi, et regardez la terre. (*Ils se trouvent dos à dos ; Bonardin regarde la lune, et Gervais braque la lunette dans le sens opposé.*)

GERVAIS.

Je ne vois rien du tout.

BONARDIN.

Vous devez voir la terre... elle est tout près.

GERVAIS.

Je crois bien ; je suis dessus.

BONARDIN, montrant toujours la lune, que Gervais ne regarde pas.

Voyez-vous les Alpes ? les Pyrénées ? la rue Saint-Denis ?

GERVAIS.

Non.

BONARDIN, se retournant.

Que diable regardez-vous là ?

GERVAIS.

La terre.

BONARDIN.

Eh non ! c'est la lune ; la terre est là...

GERVAIS.

Que diable est-ce qu'il me chante !

SCÈNE XI.

GERVAIS, BONARDIN, LOUISE.

LOUISE, apportant le déjeuner.

V'là le déjeuner.

GERVAIS.

Monsieur, vous êtes servi.

BONARDIN.

Bonne nouvelle... Ma foi, la petite est gentille.

GERVAIS, bas.

Louise, je vais finir la carte; cet homme est un peu timbré, ne le perds pas de vue... Monsieur, je suis à vous dans la minute; je vais préparer la note que vous m'avez demandée.

BONARDIN.

Oui, vous m'obligerez beaucoup. (*Gervais entre chez lui.*) C'est drôle, des côtelettes, des œufs à la coque... absolument comme sur la terre... Mademoiselle, je crois que vous avez oublié du vin.

LOUISE.

Quel vin voulez-vous ?

BONARDIN.

Du meilleur.

LOUISE.

Du vin de la comète ?

BONARDIN.

Ah ! oui; vous devez l'avoir de la première main. (*Elle entre dans la maison.*) En l'attendant, jetons quelques mots sur mes tablettes... (*Il écrit.*) « Le soleil et la lune sont à couteau tiré depuis la dernière » éclipse. L'arc-en-ciel n'existe plus, et ce qui prouve » que nos astronomes n'y voient pas plus loin que le bout » de leur nez, c'est que le soleil est habité par des ours et » des loups garous. Il ne tient plus qu'à un fil, et tombera » un de ces quatre matins. »

LOUISE, apportant une bouteille.

Monsieur, v'la du vin.

BONARDIN.

C'est ce qui s'appelle servir les gens à souhait. Il faut

qu'elle ait deviné que je suis astronome, elle me donne du vin de la comète... et dans une bouteille étoilée encore! Il est ma foi délicieux, excellent! il a un petit goût aigret qui réveille.

LOUISE.

Quel est ce bruit... (*Elle remonte la scène.*) Ah! le singulier homme.

UNE VOIX.

Arrêtez, arrêtez, rendez-moi mon Adèle.

LOUISE.

Ah! c'est le fou dont Charles m'a parlé... je me sauve.
(*Elle rentre.*)

SCÈNE XII.

BONARDIN, UN FOU. *Le fou s'approche lentement.*

BONARDIN, croyant parler à Louise.

Je voudrais, mademoiselle...

LE FOU.

Arrêtez...

BONARDIN.

Arrêtez... c'est un gendarme.

LE FOU.

Que viens-tu faire ici?

BONARDIN.

Il va me demander mon passeport.

LE FOU.

Tu viens chercher la mort.

BONARDIN.

Non, ce n'est pas le but de mon voyage.

LE FOU.

Tu es étranger...

BONARDIN.

Je suis un modeste habitant de la terre.

LE FOU.

De la terre... ô terre bizarre qui supporte aussi bien et quelquefois mieux les méchants que les bons...

BONARDIN.

Que voulez-vous dire?

LE FOU.

Ce sont des fous les habitans de la terre... les uns se

fatiguent en marchant sur des fleurs ; les autres se traquent sur des pierres aiguës et péniblement raboteuses, et ces deux chemins conduisent à la mort !... mais... telle est la faiblesse des hommes, qu'en arrivant au terme du voyage ils regardent avec le même regret ces routes si différentes, et voudraient également retourner sur leurs pas.

Quel galimatias !

BONARDIN.

LE FOU.

Puisque tu viens de la terre, réponds à mes questions ; que font les hommes ?

BONARDIN

Ils flanent.

LE FOU.

J'aime la musique !... que font les chanteurs d'opéras ?

BONARDIN.

Ils mangent des jujubes.

LE FOU.

Les femmes sont-elles fidèles ?

BONARDIN.

J'ai consulté là-dessus deux maris et un marchand de cachemires. Les deux maris m'ont dit oui, le marchand m'a dit non, qui de trois ôte un, reste deux, la majorité est pour ces dames.

LE FOU.

Elles sont fidèles ! et la mienne... (*Il pleure.*) ah ! ah ! ah ! connais-tu cette jeune fille qui était là tout à l'heure ?

BONARDIN.

C'est la fille du propriétaire de cette maison.

LE FOU.

Détrompe-toi... c'est Ildama, la fille du grand pacha.

BONARDIN.

Ah ! il y a des pachas ici !

LE FOU.

Elle fut l'amie, la confidente de mon Adèle... la perfide ! c'est elle qui lui a donné le conseil de renoncer à moi par un orgueil jaloux, le père d'Ildama n'est que pacha, et moi...

BONARDIN.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur...

LE FOU.

Je suis le fameux Banbaribrouck, grand visir, et propriétaire de cette immense cité... Mon rang, mon pouvoir et ma fortune sont les seuls obstacles au bonheur que j'envie. Sois assez généreux pour les accepter.

BONARDIN.

Moi?...

LE FOU.

Un étranger a seul le droit de me succéder. Mais promets-moi de décider Ildama à te dire ce qu'elle a fait de mon Adèle. Il faut aussi marier cette Ildama à l'un de tes héritiers ; à ce prix, tu deviens grand visir et possesseur de tous mes trésors... mines d'or, roche de diamans, jardins, châteaux, forêts... tout est à toi, tout. Aujourd'hui même, à midi les ordres seront exécutés. J'ai encore un petit cadeau à te faire, je te donne mon sérail, quinze cent mille femmes. Tu recevras au milieu de la fête qu'on te prépare, le titre de grand visir, et la donation de tous mes biens... je tiendrai ma parole, souviens-toi de la tienne. Adieu... adieu...

(Il fuit en faisant une grimace.)

BONARDIN, seul.

Voilà un drôle de corps ; il ne vous donne pas le temps d'accepter ni de remercier... C'est égal, je ne m'étais pas trompé, la fortune m'attendait ici. A peine arrivé dans la lune, je suis nommé grand visir, et des mines d'or, et des roches de diamans, et des jardins, des châteaux, des forêts, quelle perspective !

SCÈNE XIII.

BONARDIN, GERVAIS.

GERVAIS, un papier à la main.

Monsieur, je vous apporte ce que vous m'avez demandé.

BONARDIN.

Arrivez donc, mon cher monsieur, il s'est passé de grandes choses en votre absence... faites-moi le plaisir d'aller chercher la princesse.

GERVAIS.

Quelle princesse ?

BONARDIN.

Pas de frime avec moi. Le visir Bambaribrock m'a tout dit et votre prétendue fille n'est autre que la princesse Ildama.

GERVAIS.

Monsieur, je ne donne pas dans de semblables balivernes. Lisez mon mémoire.

BONARDIN.

Ah! vous publiez aussi vos Mémoires... tout le monde s'en mêle.

GERVAIS.

Pas de plaisanteries, s'il vous plaît, lisez et payez...

BONARDIN.

Comment, lisez et payez, est-ce que vous êtes?...

GERVAIS.

Je suis restaurateur et je vous apporte la note de vos dépenses.

BONARDIN.

A la bonne heure... au reste, cela ne me ruinera pas... je n'ai mangé qu'un œuf à la coque et une côtelette. Voyons le total... 363 francs!... dites donc, monsieur, vous vous êtes trompé.

GERVAIS.

Je ne me trompe jamais.

BONARDIN.

Il y a au moins 360 francs d'erreur.

GERVAIS.

Monsieur fait le mauvais plaisant... examinez les détails.

BONARDIN, lisant.

Illuminations 30 francs, musique 30 francs; assiettes et verres cassés, 10 francs; repas du grand salon, 300 francs, déjeuner sous le berceau 3 francs. Je me contenterai de vous faire observer que ce n'est pas moi qui vous ai demandé vos lampions, je raye; vous ne m'avez pas donné de musique, je raye; je n'ai rien cassé et je ne connais pas votre grand salon... je raye; mais quant au déjeuner du berceau...

GERVAIS.

Direz-vous aussi je raye...

BONARDIN.

Non, je dirai je paye. Voilà 3 francs.

GERVAIS.

Pas tant de verbiage, monsieur, c'est encore 360 fr.

BONARDIN.

Silence! imprudent. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

GERVAIS.

A moi, Michel, Balthasard, Laurent, accourez tous.
(*Musique.*)

SCÈNE XIV.

GERVAIS, BONARDIN, LOUISE, CUISINIERS,
GARÇONS D'AUBERGE.

GERVAIS, montrant Bonardin.

Emparez-vous de cet homme-là.

BONARDIN.

Silence et écoutez-moi... j'ai des secrets à vous révéler : (*A Gervais.*) D'abord vous, vous n'êtes pas le père de votre fille.

TOUS.

Insolent !

BONARDIN, à Louise.

Répondez, Ildama?...

TOUS.

Ildama !...

BONARDIN.

Oui, c'est Ildama... la fille du grand pacha.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah ! l'grand pacha.

BONARDIN.

Apprenez que vous voyez en moi votre grand visir, le successeur de Bambaribrouck.

TOUS.

Il est fou.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN TAMBOUR, VILLAGEOIS.

(*Le tambour bat, les villageois accourent, Bonardin mécontent retourne sous le berceau, et paraît prendre des notes virulentes.*)

LE TAMBOUR,

« On fait à savoir à toutes les habitans de cette commune hommes ou femmes, de quelque sexe qu'ils soient que... il s'est échappé de la maison de santé un fou, lequel fou se croit grand visir, et parle sans cesse de son Ildama. »

GERVAIS, à part.

C'est ça, c'est bien ça.

LE TAMBOUR.

« Attendu que ledit fou appartient à une famille très-fortunée, les ceux qui le ramèneront, ou donnera des nouvelles de dessus son compte, recevront une récompense honnête, dont j'ai l'honneur de vous saluer. »

GERVAIS.

Messieurs, la récompense est à moi, le fou est ici... j'ai l'honneur de vous le présenter.

(*Il conduit Bonardin.*)

BONARDIN.

Que voulez-vous dire ?

GERVAIS.

Depuis le commencement du jour, il me casse la tête de mille extravagances plus étranges les unes que les autres : il me parle de globe, de pacha ; il m'appelle habitant de la lune, je ne suis pas le père de ma fille, elle s'appelle Ildama, il est grand visir.

TOUS.

C'est ça, c'est bien ça.

BONARDIN, furieux.

Arrêtez, et n'insultez pas plus long-temps votre grand visir.

LE TAMBOUR.

Emmenons-le de force.

*(On parvient à emmener Bonardin.)**Musique ; air : Ami qu'on le saisisse (Des Petits Savoyards).***SCÈNE XVI.**

GERVAIS , LOUISE.

GERVAIS.

C'est toujours une bonne affaire. Je l'ai pris d'abord pour un des parens de la mariée. Mais je ne perdrai pas tout, puisqu'on promet une récompense; et, afin que personne n'usurpe mes droits, je vais...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS , CHARLES , accourant.

CHARLES.

Père Gervais, père Gervais!

LOUISE.

Ah ! c'est Charles.

GERVAIS,

Eh bien ! quelle nouvelle ?

CHARLES.

Je n'en ai que de bonnes à vous donner. D'abord, mon oncle est ici ; et je les ramène violons en tête.

BONARDIN , dans la coulisse.

Me laisserez-vous, me laisserez-vous !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS , BONARDIN , TOUT LE MONDE.

BONARDIN , en désordre.

Ah ! les coquins ! les scélérats ! Vouloir me donner

les douches..... Je leur laverai la tête, moi... (*A Gervais.*) Eh bien ! Monsieur, êtes-vous content de toutes les mystifications ?...

GERVAIS.

Excusez mon erreur, M. Bonardin.

BONARDIN.

Quoi ! vous savez mon nom. Qui vous l'a dit ?

CHARLES.

C'est moi, mon oncle.

BONARDIN, stupéfait.

Ah !... c'est toi, Charles ! Comment se fait-il... quel ballon t'amène ?

CHARLES.

Je suis venu en fiacre.

BONARDIN.

En fiacre !.... Eh bien ! si tu l'as pris à l'heure, en voilà pour une belle somme... Mais j'ai une question plus importante à t'adresser. Quand nous étions sur terre, tu voulais te marier.

CHARLES.

Je le voudrais encore.

BONARDIN.

Tant mieux. (*A Louise.*) Ildama, voulez-vous un époux ?

LOUISE.

Oui, M. Bonardin.

BONARDIN.

Je donne à mon neveu deux mines d'or et trois roches de diamans. (*A Gervais.*) Y consentez-vous, brave homme !

GERVAIS.

Je ne demande pas mieux. Enfants, soyez époux...

BONARDIN.

Moi, je serai grand visir.

CHARLES.

Grand visir...

BONARDIN.

A midi précis, et toi, sous-visir à midi et demi.

CHARLES.

En attendant, voulez-vous lire le journal, il parle de vous ?

BONARDIN.

Ah ! je m'attendais bien à cela, donne vite. (*Il lit.*)

« Tivoli , départ de M. Bonardin pour la lune. » Ecoutez tous avec attention.

« M. Bonardin , après avoir fait aux Parisiens , les plus touchans adieux , est parti hier par le ballon de Tivoli. » Il est descendu au bout de trois quarts d'heure » (*S'interrompant.*) Ces journalistes sont d'une inexactitude , cinq belles et bonnes années , ils appellent cela trois quarts d'heure... « dans un jardin public des environs de la capitale... il se croit dans la lune , et n'est qu'à... à Charenton. » (*Très-étonné.*) A Charenton !

TOUS.

A Charenton.

BONARDIN.

Ah ! M. Gobe-air , quelle mystification !

GERVAIS.

Consolez-vous , M. Bonardin , on vous a trompé , cela peut arriver à tout le monde. Mais nous avons promis de marier ces deux enfans , il ne faut pas nous dédire. Je ne donnerai à ma Louise ni mine d'or , ni roches de diamans , mais une petite dot , et plus tard mon établissement du Grand-Croissant.

CHARLES.

Allons , mon oncle , décidez-vous...

LOUISE.

Vous avez promis , M. Bonardin.

BONARDIN.

Je suis tout étourdi , comment je ne suis pas... et je suis...

CHARLES.

Mariez-nous , mon oncle...

BONARDIN.

Eh bien ! oui , j'y consens , tu passeras ta lune de miel au Grand-Croissant ; mais à condition que vous ne direz pas un mot de ce qui vient de se passer ; il n'y aura que vous et les journaux qui le sauront. (*Se retournant.*) Mesdames , je puis compter sur votre discrétion.

LA DAME.

Oui , M. Bonardin.

BONARDIN.

Maintenant me voilà plus tranquille.

GERVAIS.

Il ne faut pas arrêter votre noce.

CHARLES.

Allons, mon oncle, partons, le fiacre nous attend.

GERVAIS.

Un instant je serai du voyage et nous irons chez le notaire. Allons, M. Bonardin, je dois un bal à ces braves gens-là, aidez-moi à m'acquitter et dansez avec ma fille.

BONARDIN

Pour vous prouver que j'ai le caractère bien fait, j'y consens.

DIVERTISSEMENT.

Tout le monde danse; mais bientôt cinq ou six fous qui viennent encore de s'échapper, se mêlent aux danseurs, et, Bonardin recule épouvanté, les fous l'entourent ensuite et il ne s'échappe que pour monter dans le fiacre qui l'attend à la grille.

Le tambour bat, la cloche de la maison des fous s'ébranle, Bambaribrouck qui s'attache aux pas de Bonardin, monte derrière le fiacre et lui brise le timpan par le son d'une trompette qu'il a arrachée à un musicien. Bonardin gesticule et fait ses adieux.

Ce tableau doit être très-animé.

OBSERVATION.

Dans les villes qui n'ont ni ballet ni voiture, Bonardin s'avancera pour chanter au public le couplet suivant :

AIR :

L'auteur, malgré tout son courage,
Maintenant commence à frémir.
Il voit au terme du voyage
Tout les dangers qu'il doit courir;
Si le vent ici le rebute
Il doit succomber sans espoir,
Messieurs, accordez-lui ce soir,
L'indulgence pour parachute.

FIN.